

L'Esprit "culturaliste" allemand

Abderrahmane ZEKRI.

Université d'Oran

Au moment où l'esprit interculturel envahi de plus en plus le champs des sciences humaines, les chercheurs, toutes disciplines confondues, se penchent sur la mise en relief du terme «culture» à travers toute sa dimension épistémologique. Il y a une multitude de définitions de ce terme, mais le plus important réside dans le choix d'une conception plus objective qui va en compatibilité avec l'esprit académique, scientifique, humaniste et, loin de tout préjugés raciaux et ethnocentriques. Mon intérêt pour la didactique des langues étrangères, notamment dans le sillage de l'interculturalité, me pousse constamment à chercher les différentes acceptions du terme - objet à travers la multitude des mentalités. En parlant de mentalités (collectives), il y en a une qui s'est imposée par son apport civilisateur tout au long de l'histoire moderne de l'humanité. Il s'agit, bien entendu - contexte oblige - de la mentalité allemande qui s'est proclamée culturaliste dès le début du XVII^e siècle. Nous allons à la fois évoquer trois personnages allemands, travaillant dans une optique culturelle. Il s'agit de J.G.Herder, F.Boas, ainsi que Ch. Wulf, professeur à l'Université de Berlin. S'agissant des deux premiers, l'accent est mis sur le terme "culturalistes" car, ce sont eux justement qui ont doté le terme "culture" d'une connotation sociale, laquelle cette connotation, en fusionnant par la suite avec les sciences du langage, a prévalu à "culture" une valeur méthodologique, s'inscrivant dans les stratégies de l'enseignement des langues étrangères.

I - la genèse du terme "Culture" au sein du débat franco-allemand

Cette genèse est en quelque sorte d'origine franco-allemande. Effectivement, ce sont eux les initiateurs et les précurseurs de cette notion dans sa dimension que nous connaissons actuellement. Dans cette optique, débattre la relation franco-allemande ne signifie en aucune manière qu'il pourrait s'agir d'une compatibilité d'idées entre allemands et français mais qu'il s'agirait plutôt d'un vieux conflit entre deux tendances, je dirais même entre deux nationalismes lesquels, tout au long de leur histoire, ont opté pour l'étendards de la culture, seule arme pour défendre les valeurs de leur nations respectives.

Pour les français, le terme « culture » désignait initialement une parcelle de terre- du latin « cultura »- ce n'est qu'au début du XVII siècle que ce mot acquiert une notion au sens figuré, désignant un état d'esprit cultivé par l'instruction. on parle alors de l'individu qui a de la culture. A ce terme vient s'opposer la notion de civilisation. Autrement dit, la culture évoque davantage les progrès individuels, civilisation- les progrès collectifs. En France comme en Allemagne, l'évolution épistémologique du terme « culture » été quasiment sous l'emprise de l'intelligentsia bourgeoise des deux pays, lesquels, chacun agissant dans un environnement socio-politique spécifique, conçoivent d'une manière très nuancée les notions de « culture » et de « civilisation ». la conception française de ces deux notions s'inspirait d'une logique exclusivement bourgeoise (seule couche sociale, détentrice des bonnes manières relatives au mode civilisé et aux gens cultivés). Du cote des allemands, le contexte socio-politique n'était pas identique a celui de la France, la bourgeoisie intellectuelle allemande était écartée dans une large mesure de toute action politique. L'aliénation de la noblesse allemande à son homologue française pousse en quelque sorte son élite intellectuelle à se démarquer du pouvoir ainsi, que de l'emprise universaliste française qui voulait faire admettre et imposer en même temps un concept selon lequel :

« appartiennent à la nation française, tous ceux qui se reconnaissent en elle, quelles que soient leurs origines. [1]

La principale préoccupation de cette élite résidait dans l'unification de leur nation. Cette unité vas être cherchée du coté de la culture. Dans cette même optique, Denis Cuhe affirmait plus tard que :

« la nation allemande ,affaiblie par les division politiques et, éclatée en une multitude de principautés, cherche a affirmer son existence en glorifiant sa culture »[2].

Cette prise de conscience de la part des intellectuels allemands et, contrairement aux traditions universalistes françaises, donne à la notion de culture une nouvelle dimension, cette fois-ci collective plutôt qu'individuelle dans la mesure ou ce n'est plus l'individu ou l'intellect mais, désormais, c'est tout le peuple allemand qui devrait s'imposer par ses acquis culturels ou plutôt ,par la spécificité de sa culture

II- J.G.Herder

Il est considéré comme étant le précurseur du concept relativiste de « culture ». L. Dumont, pourtant français, reconnaît en lui ce fait en affirmant, que *« c'est Herder qui nous a ouvert les yeux sur les cultures »*[3]. En 1774, ce penseur allemand défendait déjà une acception tout a fait nouvelle, selon laquelle la diversité des peuples est relative à la diversité des cultures .bien que caractérisée par un certain phénomène de discontinuité, cette nouvelle conception de « culture » n'exclut pas, selon lui, une possible communication entre les différents peuples .Dorénavant, il ne s'agit plus d'une culture mais plutôt des cultures ; Il y a différentes cultures, car il y a différents peuples. Par conséquent, au cours du XIX éme siècle, les allemands délimitent la notion de culture comme :

« un ensemble de conquêtes artistiques, intellectuelles et morales qui constituent le patrimoine d'une nation. » . [4]

Par conséquent, la valeur culturelle d'une nation n'inclut en aucune manière les réalisations techniques et industrielles. Autrement dit, dans l'esprit culturaliste allemand du XIX éme siècle la culture, expression de l'âme profonde d'un peuple, s'oppose à la civilisation définie désormais par le progrès matériels lié au développement économique et technique .

III - F.Boas et l'Anthropologie culturaliste

Initialement physicien, F. Boas s'est reconverti plus tard à l'anthropologie, en passant par les mathématiques et ensuite par la géographie. C'est justement dans le sillage des géographies physique et humaine qu'il entreprit sa première sortie exploratrice dans les territoires Inuits (au nord du Canada). Avec un objectif de déterminer le rapport d'influence de l'environnement physique d'un côté et, de la culture - de l'autre, sur l'organisation sociale des hommes. Ses premières constatations évoquèrent l'évidence que cette organisation était plus déterminée par la culture que par l'environnement. A notre avis, cela n'est pas toujours évident dans la mesure où, la culture dans sa dimension sociale est conçue en fonction de certains paramètres liés justement au contexte physique dans lequel vit le groupe social en question. Le traîneau de chiens, par exemple, comme spécificité culturelle esquimaude, répondant à des impératifs d'ordre climatique, en est une parfaite illustration.

En 1887, F. Boas décida de s'établir définitivement aux États-Unis d'Amérique et de prendre la nationalité américaine. Désormais, c'est toute l'anthropologie américaine qui se trouva sous l'influence de cet homme venu d'Allemagne et, par conséquent, le concept culturaliste *boassien* demeurera et, cela jusqu'à nos jours une tradition et une ligne à suivre au sein des anthropologues américains. Au début du XX^e siècle, il se donne comme mission de déconstruire la notion de race sur la base de ce que lui-même désigne par le terme de « la différence humaine ». Sur cela, il devait vérifier et prouver une certaine thèse culturaliste selon laquelle, la différence fondamentale entre les groupes humains est d'ordre culturel et non racial. Dans cette même optique, il entreprit plusieurs expériences dont la plus retentissante est celle effectuée aux États-Unis d'Amérique sur un échantillon d'immigrants et cela grâce à la méthode dite « de statistique ». Effectivement, cette expérience confirme certains faits de flexibilité, d'instabilité et de métissage au sein des groupes humains. La notion de la relativité entre les traits physiques et les traits mentaux n'a aucune raison d'être pour laisser la place au concept de « culture », considérée désormais comme étant le seul critère de la diversité humaine. Ainsi, il confirma par exemple, qu'entre les hommes, primitifs

qu'ils soient ou civilisés, l'écart réside dans leurs caractéristiques culturelle plutôt que biologiques. Sur une autre échelle, F. Boas, connu comme étant un anthropologue de terrain et, insistant sur le principe *in situ* insistait sur le rôle de la langue comme condition préalable pour étudier la culture d'un groupe social donné ;Selon lui cela suppose un long séjour dans la société en question.

L'innovation du relativisme culturel (la légitimiste de toutes les cultures) et, son introduction, par la suite, dans la méthodologie anthropologique culturaliste, représente un autre volet dans les travaux de recherches de F. Boas. De nos jours, cette conception relativiste est très fréquente dans les différentes approches culturelles notamment dans la pédagogie interculturelle ou elle y est considérée comme étant l'un de ses trois paradigmes de base. Ce relativisme est défini dans le sillage de l'égalité et le respect de toutes les cultures du fait qu'elles :

« ... sont toutes adaptées à un contexte écologique, économique, technologique et social donné, chacun mettant en scène un scénario de l'humain » [5]

Sur cette position sus- mentionnée, Cohen exclut tout jugement de valeur et, par la même occasion, légitime les cultures. Cette conception contemporaine s'avère tout à fait compatible avec l'esprit relativiste *boassien* lequel, jadis, affirmait la dignité des cultures et, prônant le respect et la tolérance envers elles. Cela est vrai, dans la mesure où il n'y a pas de cultures de primitifs et d'autres de civilisés, il y a tout simplement des cultures différentes les unes des autres et, que chacune se manifeste par sa spécificité et son originalité.

IV- Ch. Wulf et l'interculturalité

Il est certain, que toute l'œuvre de F Boas a suscité l'intérêt de ses prédécesseurs, notamment sur la question des interactions entre les différents groupes humains et, c'est justement à ce stade là qu'intervient le concept d'interculturalité, elle-même sous-jacente à la notion de culture. En qualité d'universitaire, Ch. Wulf se propose et, cela dans une optique interculturelle, de cerner une problématique dont le thème que lui-même

désigne par l'expression «*Interculturalite & Nouvelles missions des formations universitaires* ».[6].

En effet, dans un sillage universitaire, notamment dans le domaine de la recherche scientifique, ce professeur à l'Université de Berlin affirme, que l'interculturalite n'est en aucune manière un but en soi, mais qu'elle est née plutôt en réponse, premièrement à des exigences d'ordre économique et, deuxièmement, aux impératifs liés à la mondialisation et l'internationalisation. L'Université est l'une des premières structures de recherche et de formation à se voir attribuer cette tâche :

ces dernières années, l'internationalisation de la formation académique, l'ampleur et l'intensité de la coopération internationale dans les domaines de la recherche et de l'enseignement supérieur ont connu un fort développement, et plus particulièrement dans l'espace européen : en effet, les universités sont censées contribuer, de manière décisive, à l'essor de l'Union Européenne.

Pour ce qui est du premier point, la réalité économique est liée en quelque sorte aux restrictions budgétaires à l'encontre de la recherche scientifique cela est tangible surtout aux échelles nationales. Cela est vrai dans la mesure où les recommandations de la Banque Mondiale de 1994, réduisent sensiblement les missions des universités en une dimension purement économique et, c'est de là qu'une certaine forme de ségrégation est sentie à l'encontre des sciences humaines. Lesquelles ces sciences, selon les décideurs, ne participent pas ou du moins, pas souvent, dans l'aménagement des économies nationales. Les réflexions de Wulf vont en quelque sorte dans ce sens là :

Un certain scepticisme s'impose à l'égard de recommandations qui incitent à résoudre les problèmes financiers de l'Université à l'aide de crédits complémentaires issus du secteur privé de l'économie. Car les intérêts de ce secteur sont de nature prioritairement économique et ne peuvent s'accorder que très partiellement aux autres missions des universités. C'est le cas pour toutes les disciplines scientifiques, mais tout particulièrement pour les sciences humaines et sociales..... il ne faut pas compter, de la part de telles instances de financement, sur une contribution

substantielle à l'égalité des chances entre les étudiants ou à des secteurs de la recherche et de la formation sans rapport direct avec l'économie.

Si on se réfère aux recommandations de l'UNESCO de 1995, il est clair qu'un certain optimisme est de rigueur, car les notions d'interculturalité et de l'internationalisation des activités universitaires y sont explicitement mentionnées, mais force est de prévenir que, tant que l'objectif de la recherche scientifique se réduit à la seule utilité immédiate, on assistera par conséquent à une sorte de pseudo - interculturalité, laquelle est, en fin de compte, une simple opération de partage de coûts et de dépenses. Ceci dit, on est loin de ce principe où la symbiose culturelle devrait être de rigueur

Le corpus interculturel tel qu'il est posé par le professeur Ch Wulf :

Nous entendons par le terme de « *corpus interculturel* », un ensemble de données, décrivant une situation interculturelle. Laquelle cette situation peut être réelle ou préalablement prédite par un amalgame de postulats. Ces données sont supposées être les éléments, constituant un acte interculturel. La perspective de ce *corpus* tend à donner une description fonctionnelle de toute situation interculturelle et, cela notamment dans le cadre d'un groupe de recherche culturellement hétérogène.

La première composante d'une fusion interculturelle n'est autre que la langue. Bien entendu, il faudra au préalable se poser la question suivante : *comment et de quelle manière des chercheurs culturellement hétérogènes communiqueraient-ils entre eux ?*. Il s'agit, donc, d'un choix de l'option linguistique au sein d'un groupe d'enseignants, issus de différentes nationalités. Si on se réfère au professeur J. P. Barbe[7], considéré par la même occasion, comme étant le plus allemand des germanistes français, il n'y a pas de langue sans culture et, réciproquement vrai, dans la mesure où l'une prédétermine l'autre. Cet état de fait engendre, dans un contexte interculturel, une autre situation, celle-ci faisant appel à un nouvel ordre de relation, lui même prédéterminé par le rapport psycho-social : *langue/culture* :

La coopération entre chercheurs est déjà, en elle-même, un processus complexe au sein d'un contexte culturel partagé : sa complexité s'accroît lorsqu'il s'agit de réaliser des missions au sein

d'une coopération multiculturelle. Il faut résoudre le problème posé par la langue

Ch. Wulf évoque donc deux alternatives quand au choix de l'option linguistique :

Tout chercheur engagé dans ce type de coopération peut-il parler sa langue et être compris de ses collègues ? Peut-on s'attendre dans un projet de recherche commun à un tel niveau de compétence linguistique que chacun s'y exprime dans sa propre langue et comprenne celle de l'autre ? Selon les domaines de recherche, un tel cas peut se présenter, mais l'inverse est souvent vrai aussi. Et comment alors s'entendre ?

A cette option, apparemment trop idéale, car cela serait trop beau pour être vrai, s'oppose l'alternative d'une langue dite *tierce*, en l'occurrence : l'Anglais qui serait la plus optimale, mais force est de constater que cette option n'est pas toujours vérifiée, surtout lorsqu'il s'agit d'une coopération mettant en action des linguistes ou des didacticiens des langues étrangères. Pour Ch. Wulf, et, ceci paraît très intéressant, la coopération internationale se transformerait en une coopération interculturelle grâce en grande partie à l'enjeu linguistique. En parlant de cette transformation et, ce quelle peut engendrer de très positif pour la recherche d'une part et pour l'expérience interethnique de l'autre, il existe une forme de relation entre chercheurs qui dépasserait le stade professionnel pour acquérir enfin un autre aspect basé cette fois-ci sur les affinités inter-personnelles. Cette démarche est considérée justement comme étant la deuxième composante de notre *corpus interculturel*. Lors d'une coopération scientifique dans un contexte culturel hétérogène, le rendement d'une recherche de qualité est relativement proportionnelle à un certain climat de convivialité interpersonnelle. Celui-ci ne peut s'établir que sur une longue durée et à la base de relations de travail intenses :

Les projets interculturels requièrent ainsi la construction de relations personnelles entre les chercheurs. Sa réussite, quand elle s'établit, est l'un des préalables les plus importants d'une coopération interculturelle. Car cette convivialité rend possible la prise en compte de l'autre : la compréhension de l'autre et de l'étranger.

Pour clôturer ce parcours d'analyse, il est certain que, par son dynamisme culturel, l'Allemagne, depuis G. Herder à Wulf en passant par le pur des culturalistes, en l'occurrence : F. Boas, s'est toujours montrée avant-gardiste; ceci étant, sur le plan de l'opposition culture/race ainsi que sur celui de la composante culture/nation, l'élite de ce pays en est le précurseur et, cela en dépit de quelques rivalités dans le continent européen. Ce nationalisme typique car, issu d'une notion elle-même nationaliste « volksgeist » [*] faisait et de nos jours, fait la gloire de la nation allemande et, les quelques taches noires décelées quelque part dans son histoire ne diminuent en rien de sa grandeur en tant que société détentrice d'une vision culturelle avant-gardiste, prônant pour le concept qui veut que tous les humains soient égaux et, que seules et uniquement les nuances culturelles devraient faire leurs différences, en insistant sur le dialogue des hommes dans une ère interculturelle où désormais, on préférera parler d'un dialogue des cultures plutôt que de celui des races.

[*] *L'esprit du peuple*

References bibliographiques

- [1] . Ernest RENAN. « Qu'est ce qu'une nation ? », in ID., discours et conférences.
Calman-Lévy.paris.1987
- [2] . Denys CUCHE. « La notion de culture dans les sciences sociales ». CASBAH edition.
Alger. 1998
- [3] . Louis DUMONT. « Essai sur l'individualisme.Une perspective anthropologique sur l'ideologie moderne ». Le Seuil. coll. « Esprit ». Paris. 1983
- [4] . Johann G. HERDER. « Une autre philosophie de l'histoire » .
A. montaigne.Paris.196 (extrait)
<http://gutenberg.aol.de/herder/sprache/sprache.htm>
- [5] . COHEN-EMERIQUE . M. « La formation des enseignants: pour une approche interculturelle, dans la pluralité culturelle dans les systèmes éducatifs européens en 1993- Acte du colloque de Nancy-janvier 1992, 1993
- [6] . Christophe WULF . « Interculturalité : « les nouvelles missions des formations universitaires ».
<http://www.dfjw.org/paed/texte2/interkultfr4.html>
- [7] . Jean-Paul Barbe . Dans « Du bon usage des cultures étrangères »
<http://www.ac-nantes.fr/peda/disc/philo/presentation%20Barbe.htm>